

Transmettre

« L'avenir n'était qu'une somme d'expériences à reconduire, service militaire de vingt-quatre mois, travail, mariage, enfants. On attendait de nous l'acceptation naturelle de la transmission. Devant ce futur assigné, on avait confusément envie de rester jeunes longtemps ». C'est ainsi qu'Annie Ernaux décrit ses années soixante, dont elle souligne combien on ne peut les comprendre sans reconnaître le tout nouveau prestige accordé « aux choses », à ces objets qui allaient animer la vie quotidienne, du lave-linge au sèche-cheveux en passant par la purée en flocon et les poissons panés surgelés, et qui faisaient « reculer le passé » et « se sentir libre ».

Rester jeune, se sentir libre dans un monde de plus en plus maniable, les voilà débusquées les vraies causes de la panne de la transmission dont il est tant question; et il est bien vrai que c'est inlassablement que la liberté dénonce ce qui l'entrave, des usages dans lesquels il lui faut se fondre, aux contraintes matérielles dont elle se délie dans l'invention technique ; c'est ainsi l'épopée de la liberté qui arrête la transmission, parce que transmettre, c'est toujours poursuivre, se mettre à la suite de, être un témoin...Et c'est bien pourquoi l'école n'est pas un bon véhicule de la transmission, elle qui compte sur la liberté de l'examen, sur l'avènement du sens critique, sur l'art de revenir aux questions.

Tel est l'épique de notre époque et tel est aussi son tragique : une liberté qui s'agace d'elle-même et de son ironie, qui s'énerve de ne penser qu'à soi. Car être libre ce n'est pas entretenir le rêve d'une vie sans dépendance, c'est être disponible à la rencontre du sérieux et à son interpellation ; ce n'est pas être un spectateur plus ou moins désabusé, mais c'est, selon le joli mot de Saint-Exupéry, pour quelqu'un aller quelque part.



SOMMAIRE

Edito 1

La philo à quoi ça sert ? 2

par Marie GRAND

Quelques nouvelles 6

La philo, à quoi ça sert ?

Marie Grand, agrégée de philosophie
Co-responsable du département Enseignement
et Education au Collège Supérieur

« Mais Madame, la philo, à quoi ça sert ? Voilà, si vous ne prenez pas les devants, quelle est la première question de la première minute de votre premier cours de philosophie. Celle, bien sûr, que seul le rigolo du fond de la classe ose vous poser, mais qui est aussi celle de ses camarades timides et polis. Et cette question vous embarrasse, car vous ne vous l'êtes jamais vraiment posée. Comme il ne viendrait à l'esprit de personne d'interrompre le premier cours de biologie ou de physique pour demander à quoi ils servent ; de même vous n'avez jamais éprouvé le besoin de justifier votre passion pour la philosophie. Quand vous l'avez rencontrée, à travers un professeur, un concours de circonstances, une lecture décisive, vous avez cru retrouver votre lieu naturel, votre milieu. Vous avez été happés par cette nouvelle possibilité de l'esprit. La philosophie s'est imposée à vous comme une évidence. Jamais vous n'avez donc pris le temps d'analyser ce que vous gagnez à philosopher. Vous gagnez quelque chose c'est sûr. Mais quoi ? Vous ne savez trop le dire. Ce quoi, sur lequel votre élève insiste lourdement vous met dans l'embarras.

Pourtant vous n'êtes pas complètement démunis. La philosophie a en réalité commencé par cette question. A quoi sert Socrate ? Les athéniens ont tenté de régler rapidement le problème : il ne sert à rien, voire même, il dessert la cité, corrompt la jeunesse, déstabilise la religion en place, ne reconnaît pas les dieux officiels, en invente de nouveaux. C'est pour cela qu'il doit boire la ciguë et disparaître au plus vite. Toute l'œuvre de Platon cherche à rouvrir cette question trop vite expédiée pour y apporter une autre réponse. La République vise à construire une cité où Socrate et la philosophie aurait enfin la place qu'ils méritent. Par ailleurs en survolant l'histoire de la philosophie on relève trois grandes justifications possibles.

A être heureux...

Vous pouvez séduire votre élève en lui faisant miroiter la récompense suprême : le bonheur. La philosophie ne nous permet certes pas de vivre mais de bien vivre, ce qui est encore plus précieux. La recherche de la sagesse est une « médecine » selon les termes d'Epicure qui délivre l'âme de toute forme de troubles inutiles. Elle dissipe nos opinions vides, nos espoirs fous et nos désirs artificiels. Elle nous apprend à apprivoiser notre condition, à optimiser nos plaisirs, à rechercher les biens supérieurs et tout simplement à gagner du temps. L'Antigone de Sophocle nous prévient: « La sagesse est de beaucoup la première des conditions du bonheur. Il ne faut jamais commettre d'impiété envers les dieux. Les orgueilleux voient leurs grands mots payés par les grands coups du sort, et ce n'est qu'avec les années qu'ils apprennent à être sages. » Le héros tragique paie de son temps les leçons qu'il n'a pas su recevoir de la sagesse. La tragédie est le sort réservé à ceux qui n'ont pas su être lucides à temps. Philosopher c'est avoir un « coup d'avance » sur le destin pour le conjurer. C'est aussi le pari des Lumières : tout savoir est un pouvoir en puissance. Être heureux et savoir comment l'être ne font qu'un.

Cette réponse-là, bien que prometteuse peut nourrir un malentendu. En insistant sur le gain, elle sous-estime la mise que suppose tout effort philosophique. Cette recherche de la vérité est une ascèse qui exige de rompre avec nos réflexes naturels. « Penser » comme le dit Alain c'est toujours « dire non ». Mais à qui ? au monde ? au tyran ? au prêcheur ? Oui bien sûr. Mais ce n'est pas assez. Car c'est avant tout à soi que l'on s'oppose. Il faudra donc rompre cet heureux acquiescement, s'arracher à la douce quiétude de ce que l'on a toujours cru, toujours su, accepter l'inconfort du doute, de l'incertitude, la violence de l'arrachement à soi. C'est d'abord l'expérience de ce déplaisir-là que votre élève devra affronter. Et rapidement il n'aura que faire de cette recherche de bonheur qui, comme il dit, « prend la tête » alors qu'il veut simplement « être bien dans ses baskets ». Pire, la philosophie est peut être une pro-

messe captieuse. Car si votre élève sait patienter et renoncer aux plaisirs immédiats mais incertains pour un bonheur plus sûr et plus exigeant, il n'est même pas sûr que le succès soit au rendez-vous. « Commencer à penser c'est commencer d'être miné » prévient Camus. La conscience rompt l'harmonie première de l'homme et du monde et fait naître une exigence de sens qui peut être déçue.

A rien ...

Vous pouvez alors tenter une réponse plus aristocratique et avancer avec panache : « A quoi ? A rien ! » Vous suggérez par là que ce qui se joue entre les 4 murs de cette salle de classe relève de la pure gratuité, du noble loisir de l'homme dégagé des nécessités vitales, de celui qui, tête relevée, a réussi à s'extraire de la contrainte du besoin. Cette réponse n'est pas malhonnête, elle est parfaitement fidèle à l'enseignement d'Aristote, aux premières pages de sa Métaphysique : « elle est la seule science libre car c'est la seule à avoir sa fin en elle-même ». La philosophie se situe au sommet de l'architecture des savoirs, elle n'a donc pas à se justifier. Elle a une fin en soi.

Mais voilà, il faudra tenir toute l'année sur ce « à rien » plein d'audace et de grandeur sans que jamais vous ne soyez encore une fois à l'abri d'un malentendu. Car votre élève peut l'entendre autrement, poser son stylo, s'enfoncer tranquillement dans le dossier de sa chaise, pour finalement sécher définitivement vos cours en juin. Calliclès, le grand adversaire de Socrate dans le Gorgias pense aussi que la philosophie ne sert à rien, qu'elle n'est bonne que pour l'adolescent. L'homme adulte qui « philosophaille » est proprement ridicule. Il ressemble à quelqu'un qui passe sa vie à chuchoter dans un coin avec 3 ou 4 jeunes gens et pour cela « il ne mérite que des coups ». Quand vous croyez élever la philosophie, la hisser sur cette place imprenable et superbe de la gratuité vous la disqualifiez en réalité aux yeux de la plupart. Pourquoi ? Parce qu'inutile signifie pour eux sans valeur. Pour que cette réponse aristocratique soit efficace il faudrait leur faire questionner le réflexe même du « à quoi ça sert ? » Et vous pourriez rétorquer au « Madame la philo à quoi ça sert ? », « Et toi à quoi tu sers ? ». « Oh ! La réponse qui tue » comme disent les élèves ! Cette réponse suggère que la question de l'utilité a ses limites, que certaines réalités, dont la réalité humaine, se soustraient à cette exigence. Cette question est un peu celle d'Averell Dalton, de celui qui ne pense le monde qu'à partir de ses intérêts immédiats. Or ce qui nous importe le plus : la beauté, l'amour, l'art... ne sert à rien. Kant nous apprend que l'homme, comme la philosophie, est libre, qu'il n'est jamais seulement un moyen mais qu'il est toujours une fin, que l'existence

humaine a d'autant plus de valeur qu'elle n'a pas de prix. Ce qui est inutile est donc inestimable et infiniment sérieux.

Mais ce que l'élève cherche à interroger à travers le critère maladroit de l'utilité c'est précisément la valeur, la signification immanente du travail philosophique. Dans ce à quoi ça sert, il faut comprendre : qu'est-ce que cela sert en moi ?

...à y voir plus clair

Vous pouvez alors modestement répondre que le premier service que peut rendre la philosophie c'est d'y voir un peu plus clair. Là encore les philosophes sont d'accord. Ce souci de la clarté court d'un bout à l'autre de l'histoire de la pensée. Philosopher c'est tantôt :

- avec Platon : sortir d'une caverne pour voir le jour et même fixer le soleil.

- avec Descartes : recouvrir la vue. « C'est proprement avoir les yeux fermés, sans tâcher jamais de les ouvrir, que de vivre sans philosopher » écrit Descartes.

Plus proche de nous, avec Russell : philosopher c'est quitter la perspective bouchée et obscure de la prison du préjugé pour considérer les choses sous un jour nouveau. Ce qui distingue le philosophe c'est la qualité de son regard. Son champ de vision est plus large et son acuité supérieure. Mais comment apprendre à regarder ?



...en apprenant à parler

Un détour par le langage s'impose car Alain nous prévient : l'homme impatient qui plonge tout nu dans la nature des choses dans l'espoir de mieux les voir risque de revenir chargé de boue et de coquillage. Ce n'est que par l'intermédiaire du langage que le monde devient visible. Comme il le dit dans un autre propos « l'homme réel est né d'une femme, vérité assez simple ». Cette affirmation est plate et incontestable mais on n'en mesure jamais toute la portée. Etre né d'une femme cela veut dire que ce qui dès l'origine nous a porté, nous a bordé ce ne sont pas les choses inertes et muettes mais bien une mère et un père, c'est-à-dire des êtres

capables de signification, qui nous ont parlé, qui étaient en mesure d'interpréter nos pleurs, nos cris, qui nous ont prêté aussi cette capacité de signification. Exister, c'est d'abord entrer dans le cercle du langage. « Tout homme fut enveloppé dans le tissu humain et aussitôt après dans les bras humains ; il n'y a point d'expérience qui précède cette expérience de l'humain ; tel est notre premier monde, non pas monde de choses, mais monde de signes d'où notre frêle existence dépend (...) Sans aucun doute tout homme a connu des signes avant de connaître des choses. Il en a même usé avant de les comprendre » nous dit Alain. Notre milieu naturel, notre monde c'est le sens. Les signes sont les objets humains par excellence.

Aussi la qualité de notre accès au monde dépend de la qualité de ces signes. Plus ils se feront rares et flous plus notre monde sera pauvre et indistinct. Car parler ce n'est pas traduire la réalité mais plutôt la constituer en texte intelligible. On ne va pas de la chose au mot mais du mot à la chose. Et qui n'a pas le mot ne verra pas la chose. Le vécu lui-même ne parvient à la conscience et à l'existence pleine que lorsqu'il peut être formulé. Dire « je t'aime » est une promesse d'amour plus qu'une preuve. En donnant un nom à ce que l'on vit, on dessine une figure ferme et définitive à ce qui était encore confus et vague. Le sentiment passé au plan du langage est tiré de sa torpeur, de son existence muette et indifférenciée, il nous fait face et nous engage. Il en va de même pour ce qui est de notre rapport au monde. C'est de la qualité de notre langage que dépend la richesse de notre monde et donc de notre regard. Dans l'imprécision et la pénurie de mots c'est le cercle des choses à dire qui se referme et ainsi que le cercle de ceux à qui on les dit. Une telle langue contraint à ne communiquer que dans l'immédiat et la proximité, sous la forme agréable mais réduite de la connivence. « C'est un trait bien frappant de vulgarité que l'emploi d'un seul mot à tout faire » écrit Alain. C'est pourtant bien souvent l'état auquel est réduite la parole publique. Par cycle certaines expressions s'imposent comme des évidences indiscutables qui découragent la pensée (le « vivre-ensemble », « la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres », la « crise », la « phobie » etc.). Nous bavardons mais nous ne parlons pas parce que nous ne sommes pas auteur de notre parole. Bavarder c'est passer d'un mot à l'autre selon une mécanique que l'on ne contrôle pas et qui n'est pas nôtre. « Le bavardage » nous dit Alain « est un discours réglé comme le bruit de la mer ». L'automatisme du langage, ses associations nous devançant et nous entraînant là où nous ne voudrions peut-être pas aller si nous en avons conscience. Les mots sont plus rapides que notre pensée, aussi le bavard ne pense jamais vraiment ce qu'il dit mais est toujours « sur le point de penser » nous dit Alain.

Pourquoi donc la philosophie pourrait-elle secourir cette parole devenue impuissante ? Le « Petit Robert » n'est-il pas suffisant ?

Non, car ce n'est pas une affaire de vocabulaire. Posséder un mot et sa signification ne nous garantit jamais de savoir ce que nous disons. Notre discours peut nous échapper. On sait employer le mot, le placer à bon escient dans une phrase mais sait-on vraiment ce que l'on dit ? Socrate ne pose jamais qu'une seule question à ses interlocuteurs : « qu'est-ce que tu dis quand tu dis que... ? » Le dialogue avec Hippias est à ce titre exemplaire. Ce dernier est capable d'énumérer ce qui est beau sans être capable de répondre à la question socratique : « Qu'est-ce que le beau ? » Il est en effet bien étrange que l'on puisse parler du beau et ignorer sa nature. Mais c'est ce qu'Alain nous indiquait plus haut « chaque homme a usé des signes avant de les comprendre ». Et comprendre ce que l'on dit, savoir de quoi l'on parle c'est là le travail de la philosophie.

La tâche première de la philosophie c'est de passer de la signification à la conceptualisation. Ce qui est visé de manière imprécise dans le mot sera posé et circonscrit clairement par le concept. Le mot désigne, il indique le lieu où il y a quelque chose à exprimer. Mais souvent un même mot peut renvoyer à plusieurs concepts. Le mot est général donc ambigu. Le concept extrait les traits communs d'un ensemble de phénomènes. Il nous apprend aussi à distinguer, à percevoir à quel moment l'expérience elle-même connaît un seuil, vient se heurter à une expérience concurrente mais différente. Le philosophe dispose souvent de 2 ou 3 concepts différents là où le même mot fait pour nous l'affaire. Tout comme Dieu crée le monde dans la Genèse par séparations successives, le concept révèle et ordonne le chaos primitif de l'expérience. Faute de concept nous désignons le réel à l'aide de généralités vides et inopérantes, de mots « fourre-tout » très éloignés de l'expérience (le « système », l' « homme », la « société » etc.) Celui qui ne possède pas cette possibilité de réunir ou de séparer par les concepts son expérience perd un accès précieux à la réalité. Pour lui le monde forme un bloc homogène et incontournable dont il ne soupçonne ni la richesse ni la complexité.

La philosophie prend en charge l'ambiguïté de notre langage sans chercher à l'éradiquer, comme peut le faire la science en fixant un vocabulaire parfaitement conventionnel et univoque. Car ce que la science gagne en clarté elle le perd en profondeur. La philosophie doit au contraire révéler les contradictions de l'existence. Et c'est par ce travail sur la langue que le monde advient, que l'expérience prend forme et se dévoile dans toute sa richesse. « Les choses sans les idées sont aussi impossibles que les ombres sans les choses dont elles sont les ombres » écrit Alain. On ne peut pas opposer complètement

l'abstrait et le concret, le concept et la réalité. Il n'y a pas ceux qui voient les idées et ceux qui ne perçoivent que les choses. On ne peut voir les choses sans les idées, c'est la leçon de la fameuse « Allégorie de la Caverne ». Aussi « ce monde héraclitéen où il n'y a que changement pur, où la chose n'est ni grande, ni petite, ni chaude, ni froide, personne ne l'a jamais vu » fait remarquer Alain.

Le Collège Supérieur, à quoi ça sert ?

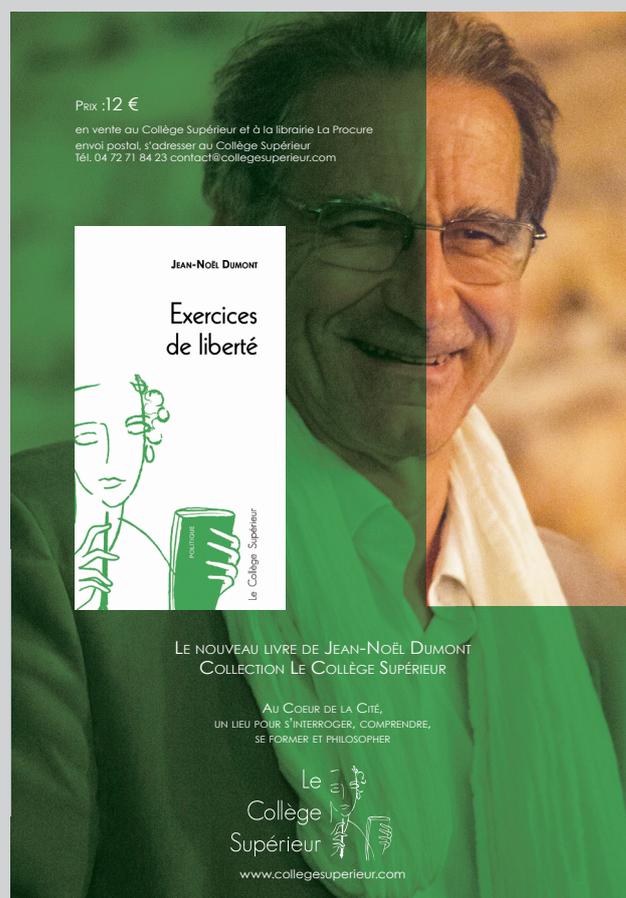
Le Collège Supérieur ressemble lui aussi à une salle de classe. Et l'auditeur du soir se demande peut-être comme le rigolo du fond dans quelle aventure il se trouve embarqué. Cette aventure c'est celle que nous venons de décrire. Le Collège Supérieur n'est pas une école de pensée ou de vie qui possède des recettes ou des réponses définitives capables de dissiper tous les mystères de l'existence mais un modeste laboratoire, un atelier où l'on apprend la patience du concept. Comme le paysan qui laboure son champ nous travaillons les contradictions de la langue et de l'expérience et partageons ensemble la joie de s'étonner et de comprendre mieux. Ce que l'on retrouve au bout du chemin c'est le réel lui-même, élucidé, et par là susceptible d'être transformé et aussi partagé.

« Nous philosophes, il faut nous arrêter aux difficultés des routes, aux impossibilités de la route. C'est cela qu'il nous est demandé. Il faut hésiter, nous arrêter, avancer, reculer, nous arrêter, reculer souvent beaucoup plus, beaucoup plus loin que le peu que nous avons pu avancer, tarder, retarder, broncher, avancer (...) C'est notre secret honneur. C'est notre destination secrète ». Charles Péguy



Exercices de liberté

En vente au Collège Supérieur
Prix : 12€



Retrouvez, dans ce recueil, les meilleurs éditoriaux de Jean-Noël DUMONT.

«... Il a donc fallu relire ces soixante éditoriaux des *Cahiers du Collège*. S'agacer à cette occasion des coquilles, regretter les lourdeurs et les obscurités. Sans tenter de tricher avec le passé, j'ai donc corrigé des défauts d'écriture pour cette édition qui rassemble seize années d'engagement depuis la fondation du Collège Supérieur en 1999 ».

Jean-Noël DUMONT

Quelques nouvelles ...

Première rentrée des étudiants pour le nouveau directeur

Lors de la traditionnelle réunion des étudiants, début septembre, Bruno Roche a fait connaissance avec les étudiants en droit du Collège Supérieur.

Une réunion chaleureuse qui a permis aux anciens étudiants et aux professeurs d'accueillir les nouveaux venus.

Cette année près de 120 étudiants partageront les locaux du Collège. Une nouveauté: la nouvelle promotion sera parrainée par Antonin THEL, avocat au barreau de Lyon.

Ils sauront, nous en sommes sûrs, allier sérieux, entraide et amitié dans leurs études afin de réussir aux mieux leur année.



Conférence exceptionnelle

Le christianisme et le plaisir

Avec Charles-Eric de Saint-Germain

Docteur en philosophie

Mercredi 9 décembre 2015

20h au Collège Supérieur

9 € / 5€ (TR)

LE CHRISTIANISME ET LE PLAISIR

AVEC CHARLES-ERIC DE SAINT-GERMAIN

MERCREDI 9 DECEMBRE 2015
20H

AU COEUR DE LA CITÉ,
UN LIEU POUR S'INTERROGER, COMPRENDRE,
SE FORMER ET PHILOSOPHER



17, rue Mazagran 69007 LYON - Tél. 04 72 71 84 23 -
contact@collegesuperieur.com
Centre de réflexion et de formation n° 82 69 07 602 69
www.collegesuperieur.com

